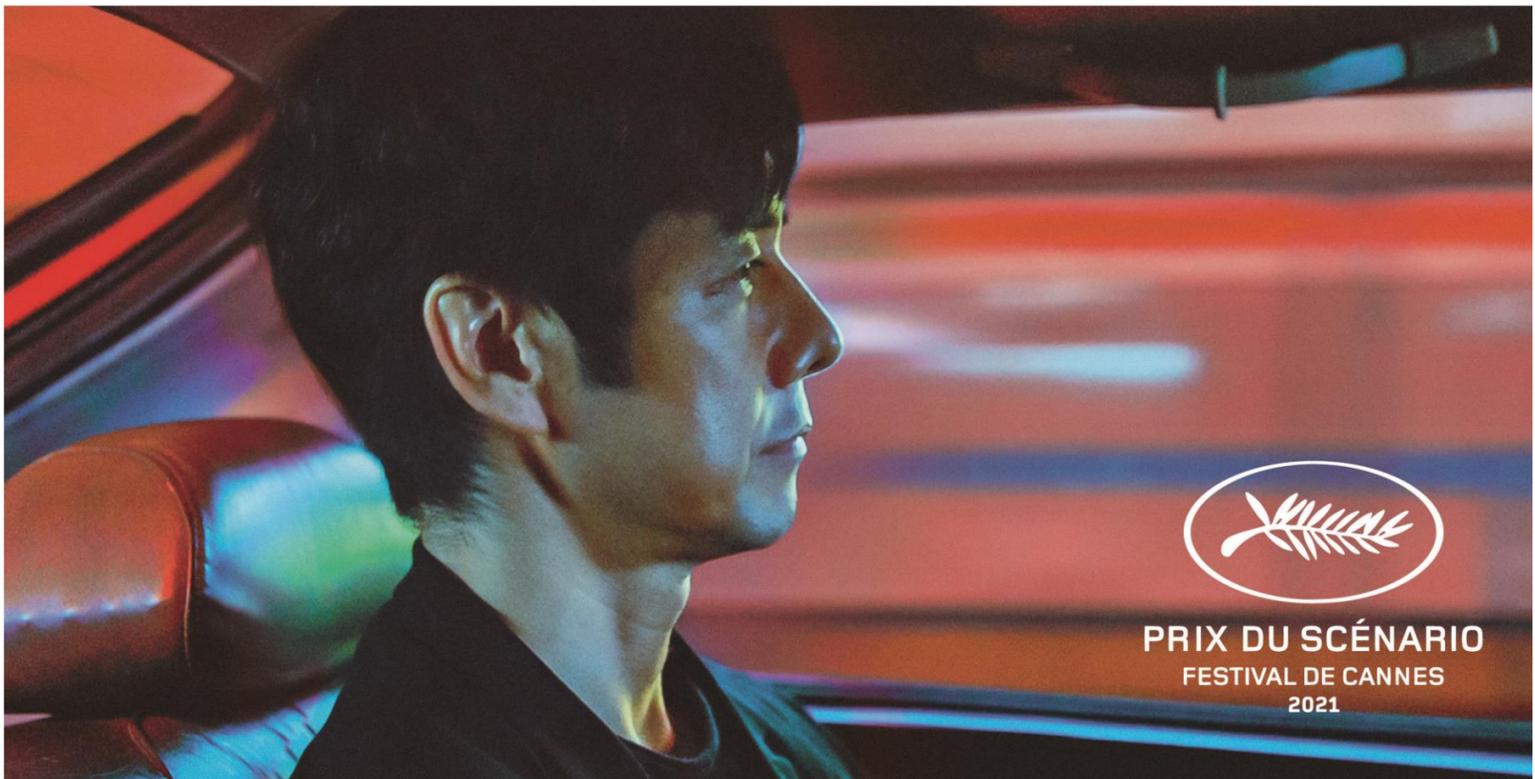


REVUE DE PRESSE



DRIVE MY CAR

UN FILM DE RYUSUKE HAMAGUCHI



PRIX DU SCÉNARIO
FESTIVAL DE CANNES
2021

D'APRÈS LA NOUVELLE DE HARUKI MURAKAMI
HIDETOSHI NISHIJIMA TOKO MIURA REIKA KIRISHIMA ET MASAKI OKADA

CULTURE ENTERTAINMENT et BITTERS END PRÉSENTENT EN ASSOCIATION AVEC NEKOJARASHI QUARAS NIPPON SHUPPAN HANGU BUNGEISHUNJAI L'ESPACE VISION THE ASHBI SHIMBUN COMPANY une production C&I ENTERTAINMENT HIDETOSHI NISHIJIMA TOKO MIURA REIKA KIRISHIMA PARK YURIUM JIN DAHYEON SONA YUAN ARII HIROTA PERRY OLSON SATOKI AGE et MASAKI OKADA
MUSIQUE HIDETOSHI SHIMOMIYA CHEF OPÉRA JEAN THOMAS ANCIEN DU THÉÂTRE NATIONAL DE LA VILLE DE PARIS SCÉNARIO SÉIJI HYEGUNSON RÉGIESSAIEU HARUKI MURAKAMI COSTUMES HARUKI KIKUCHI MONTAGE & COIFFURE HARUKI KIKUCHI MONTAGE ALEXA YAMAZAKI MONTAGE MARI NOMURA 1^{ER} ASSISTANT RÉALISATEUR NAOKI YOSHIMIZU TAKAMASA OE 1^{ER} ASSISTANT RÉALISATEUR HARUHO KAWADA HIROKO KUROTA COORDINATEUR GÉNÉRAL KAZUHI MIYAZAKI
MUSIQUE ENDO ISHIBASHI D'APRÈS LA NOUVELLE DE HARUKI MURAKAMI PRODUCTION TERUOKA YAMAMOTO PRODUCTIONS COORDINATEUR KAZUHI MURAKAMI YELU SHOUJI PRODUCTIONS ASSOCIÉS TAMON KONDO LEE CONKYOUNG SCÉNARIO RYUSUKE HAMAGUCHI TAKAMASA OE RÉALISATEUR RYUSUKE HAMAGUCHI AVEC LE SOUTIEN DE L'AGENCY FOR CULTURAL AFFAIRS, GOVERNMENT OF JAPAN THROUGH THE JAPAN ARTS COUNCIL
Culture Entertainment B I T T E R S E N D nekojarashi. quaras NIPPON 文庫春秋 Espace Vision MUSIQUE INTERNATIONALE THE MATCH FACTORY C&I entertainment The Asahi Shimbun          

Un parcours poétique pour faire le deuil d'un amour

Présenté en compétition officielle au Festival de Cannes, en juillet, le film de Ryusuke Hamaguchi a remporté le prix du scénario

DRIVE MY CAR

●●●●

La nuit est en train de tomber. Un couple sur un lit. La femme parle. Elle s'adresse à l'homme couché à ses côtés. Elle lui raconte une histoire, un récit érotique improvisé dont on va découvrir qu'il servira d'adjuvant sexuel, de carburant à l'amour physique. Telle est la mystérieuse entrée en matière du nouveau long-métrage de Ryusuke Hamaguchi, s'annonçant comme l'adaptation d'une nouvelle de Haruki Murakami. Lui, c'est Yusuke Kafuku, un metteur en scène de théâtre ; elle, c'est Oto, sa femme, comédienne. Yusuke découvre, quelques jours plus tard, qu'Oto a eu une liaison avec un jeune acteur. Il ne lui en parle pas. Un beau soir, elle meurt, foudroyée par une attaque.

Telles sont les prémices, riches de questions irrésolues, d'un parcours concret et mental. Celui d'un personnage frappé par une perte irréparable, se vouant à une tâche dont on ne sait si elle sera consolatrice ou révélatrice. Yusuke Kafuku se voit proposer de monter pour un festival à Hiroshima *Oncle Vania*, de Tchekhov. Le jeune amant de sa femme fait partie de la distribution.

La beauté de *Drive My Car* (présenté en compétition, en juillet, au Festival de Cannes, où il a obtenu le prix du scénario) réside dans sa manière de donner chair à une série d'abstractions et de dispositifs purement théoriques, d'employer

toutes sortes d'éléments du médium cinéma – le temps, les dialogues, le langage, la fiction – pour leur faire dégorger leur sensualité autonome et en faire, à la faveur d'une opération de découplages, les instruments d'une vérité singulière. Le catalyseur de tout cela sera la rencontre du héros avec la jeune femme qui lui sert de chauffeur durant les semaines de répétition. Misaki est réservée, presque farouche, à mille lieues, semble-t-il, des préoccupations « artistiques » de l'homme qu'elle conduit.

Et c'est au cours des fréquents trajets qu'ils sont amenés à faire entre l'hôtel et le théâtre, durant lesquels, souvent, Kafuku écoute la voix enregistrée de sa défunte épouse, que les deux personnages apprendront non seulement à se

connaître l'un et l'autre mais surtout à se connaître eux-mêmes, à énoncer les traumatismes qui les ont construits. Cette découverte s'éprouvera enfin, dans la dernière partie d'un film qui se transforme subrepticement en road-movie, à la faveur d'un voyage partant d'Hiroshima pour aboutir à la neigeuse province d'Hokkaido.

Langage morcelé

On sait, depuis *Voyage en Italie* (1954), de Roberto Rossellini, le rôle que joue le trajet en voiture dans la définition d'une certaine modernité cinématographique et dont *Drive My Car* constitue une nouvelle déclinaison. Mais, avant que ne soient dévoilés les aveuglements et les blessures des deux principaux protagonistes, avant

que ne leur soient parvenues les conditions d'un travail de deuil, le film de Ryusuke Hamaguchi aura aussi eu le temps de s'interroger, poétiquement, tout autant sur ses propres armes rhétoriques que sur la beauté singulière et opaque des individus.

Décrivant avec une minutie et une attention dont témoigne sa durée, *Drive My Car* s'attarde sur le labeur de divers personnages, le processus des lectures et répétitions d'une pièce dont les comédiens, de nationalités différentes, diront chacun leur texte dans leur langue d'origine. Une jeune muette utilisera même le langage des signes. Le langage, dès lors, va se retrouver morcelé, tiraillé entre la musicalité des mots et le sens qui leur est associé. Va se retrou-

ver ainsi rappelée, par d'autres moyens, la puissance érogène des paroles que les premières images du film avaient évoquée.

Drive My Car se conclut par un énigmatique épilogue, un moment intervenant après ce que l'on devine être une ellipse, durant laquelle les cartes semblent avoir été distribuées autrement. Rappel des différences entre la manière dont le cinéma traite la notion du temps et une irréversibilité implacable (on ne fait pas revenir les morts) qui semble rappeler l'arbitraire de ce qui advient. ■

JEAN-FRANÇOIS RAUGER

Film japonais de Ryusuke Hamaguchi. Avec Hidetoshi Nishijima, Toko Miura, Masaki Okada (2 h 59).

CULTURE

Porté par une grâce intemporelle, le film de Ryusuke Hamaguchi chuchote et envoûte.
DIAPHANA DISTRIBUTION



« Drive My Car » : un film qui a du coffre

Prix du scénario à Cannes, le long-métrage de Ryusuke Hamaguchi fait se rencontrer un metteur en scène et une jeune femme qui conduit sa voiture. Quotidien féerique.

ÉRIC NEUHOFF eneuhoff@lefigaro.fr

CINÉMA Oups. Hamaguchi a raté son avion. Il rentre chez lui à l'improviste et tombe sur sa femme en pleine action avec un jeune acteur. La sagesse consiste à ne pas faire de bruit et à refermer la porte discrètement. Leur couple, pourtant, avait l'air d'aller, même si un drame les a poussés à ne plus vouloir d'enfant. Il est metteur en scène, monte *En attendant Godot*. Elle est scénariste. Sa façon d'inventer ses intrigues est assez particulière : elles lui viennent pendant l'amour et elle ne s'en souvient plus après. L'orgasme a

ses inconvénients. Heureusement, il a de la mémoire. Les choses auraient pu continuer ainsi, mais l'épouse est victime d'une hémorragie méningée. Ils n'auront pas le temps de parler. Deux ans s'écoulent. Le veuf s'enferme dans une sorte de silence. Il est invité à un festival de théâtre à Hiroshima. Il s'y rend en voiture.

Ah, cette Saab rouge ! Il y tient comme à la prune de ses yeux. Au volant, il écoute des cassettes où sont enregistrés les dialogues de Tchekhov. La voix de la défunte résonne dans l'habitacle. Sa tâche consiste là-bas à tra-

vailer sur *Oncle Vania*. Un seul problème : pour des raisons d'assurances, il lui est interdit de conduire son propre véhicule. On lui attribue un chauffeur. Misaki est d'un laconisme qui confine au mystère. Elle porte une casquette et une veste de tweed froissée par des siècles de tristesse.

Dérive des sentiments

Ensemble, ils sillonnent des routes à quatre voies, traversent des ponts suspendus, roulent dans des tunnels interminables dont les néons tapissent le pare-brise de nuances bleutées. Dans la distribution de la pièce figure l'acteur

que le héros avait surpris dans les bras de l'infidèle. Pas une allusion à l'incident. Une muette joue son rôle en langage des signes. On assiste à une lente reconstruction.

Sur la banquette arrière, Hamaguchi observe cette inconnue qui le transporte de son hôtel à la salle de répétitions, qui passe les vitesses avec souplesse pour ne pas le réveiller. Simplement, qu'elle évite de fumer à l'intérieur. Entre eux, la glace se brise. Cela ne se fait pas en un jour. Ils s'effleurent. À force, ils se confient des secrets, des choses qu'ils n'avaient jamais dites à personne, auxquelles ils préféreraient peut-être ne plus penser eux-mêmes. La jeune fille retourne sur le lieu où se trouvait la maison de son enfance, emportée par un glissement de terrain. Il n'y a plus rien, que quelques ruines, des planches entassées, le fantôme d'une mère. Elle reste là, debout, son bouquet de fleurs à la main. Il l'a accompagnée.

Un miracle se produit, comme au ralenti, comme une évidence. Le passager insiste pour qu'elle lui montre l'endroit qu'elle préfère au monde. Une surprise l'attend. C'est une demoiselle qui découvre de la poésie même dans une déchetterie au bord de la mer où les ordures qui s'envolent ressemblent soudain à de la neige qui tombe.

Le réalisateur d'*Asako 1 et 2* transforme le quotidien en féerie, comme le prouve cette séquence où les protagonistes tiennent chacun une cigarette allumée qui dépasse du toit ouvrant, communié grâce à ces deux points rouges brillant dans la nuit. Pendant ce temps, sur les planches, le texte russe commente l'action malgré lui, accompagne cette dérive des sentiments. Aujourd'hui, Tchekhov pilote une berline suédoise dans des banlieues nipponnes. Adapté d'une nouvelle de Haruki Murakami, Prix du scénario au dernier Festival de Cannes, *Drive My Car* chuchote, envoûte, porté par une grâce intemporelle. La beauté dure trois heures et a un nom : Ryusuke Hamaguchi. ■

Drame de Ryusuke Hamaguchi

Avec Hidetoshi Nishijima, Toko Miura, Masaki Okada

Durée 2 h 59

■ **L'avis du Figaro :** ●●●○

LE FIGARO



« Drive My Car »



Dans « Drive My Car », un metteur en scène renommé, hanté par un sombre passé, accepte à contrecœur qu'un festival de théâtre lui fournisse un chauffeur, l'intrigante Misaki.

COUP DE
CŒUR

Sur les routes du Japon

Prix du scénario à Cannes, le film de Ryusuke Hamaguchi aurait mérité une récompense qui célèbre sa mise en scène.

RENAUD BARONIAN



AUTANT LE PRÉCISER

d'emblée : les spectateurs qui choisiront de se rendre à une séance de « Drive My Car » vont en prendre pour trois heures. Mais le film offre tant de rebondissements qu'il passe à l'allure d'un merveilleux road-trip sur les routes japonaises à bord d'une belle voiture, ce qui tombe bien puisque c'est ce que conte une partie de son récit. Qui commence lorsqu'un metteur en scène de théâtre renommé, Yusuke, hanté par un sombre passé, répond favorablement à la demande d'un festival de théâtre d'Hiroshima pour y monter la pièce vedette, « Oncle

Vania », de Tchekhov. Le festival, qui a eu autrefois un problème d'accident impliquant l'un de ses invités, ne pose qu'une condition : que Yusuke ne conduise pas durant son long séjour sur place.

Un sombre secret

Or, l'homme est profondément attaché à sa voiture, une rutilante Saab 900 de collection qu'il bichonne. Refusant au départ, il finit par accepter, à contrecœur, que le festival lui fournisse un chauffeur. Surprise, il s'agit d'une très jeune femme, Misaki, ce qui le rend encore plus réticent. Mais dès leur premier voyage ensemble – chaque jour, elle doit le conduire et aller le chercher sur une île où il est logé –, il est étonné par la dextérité au volant de cette

jeune conductrice mutique.

Tandis que le montage et les répétitions de la pièce progressent, les liens se tissent entre Misaki et son passager. Ils finiront par filer ensemble pour un long voyage vers le village natal de la jeune fille, qui elle aussi est rongée par un sombre secret remontant à son enfance...

Très attendu au dernier Festival de Cannes car signé Ryusuke Hamaguchi, cinéaste du remarqué et sensuel « Senses » (2015) découpé en trois films, puis en 2019 de l'éblouissant « Asako I & II », « Drive My Car » y a été récompensé du prix du scénario. Un non-sens dans la mesure où il s'agit d'une adaptation d'une nouvelle de Haruki Murakami, et qu'on aurait préféré qu'une récom-

pense – grand prix ou prix de la mise en scène voire la Palme d'or – vienne souligner le travail époustouflant de mise en images.

Épatante Toko Miura

Scrutant comme personne les relations humaines et les rapports amoureux, Hamaguchi nous fait chavirer avec son sens de la mise en scène, chaque plan s'avérant ciselé, émouvant et éblouissant, et servi à merveille par de magnifiques comédiens – mention spéciale à la jeune Toko Miura, qui campe avec une étonnante justesse l'intrigante Misaki.

■ « Drive My Car », drame japonais de Ryusuke Hamaguchi (2 h 59), avec Hidetoshi Nishijima, Toko Miura, Masaki Okada...

Hamaguchi en plein cœur

Olivier De Bruyn

 @OlivierBruyn

En juillet dernier, au sein d'une compétition cannoise encombrée de fictions tapageuses affichant avec ostentation leur pedigree « radical », « Drive My Car », du Japonais Ryusuke Hamaguchi, s'est distingué par son art de la suggestion et sa subtilité. Honoré par un prix du scénario, le film aurait pu prétendre à bien d'autres récompenses, en premier lieu le prix de la mise en scène.

Dans cette libre adaptation de trois heures d'une nouvelle de Haruki Murakami publiée dans le recueil « Des hommes sans femmes », le cinéaste dresse dans un premier temps le portrait elliptique de Yusuke, acteur et metteur en scène de théâtre qui semble, mais semble seulement, vivre dans la félicité avec sa compagne, une scénariste pour la télévision nippone. Progressivement, les zones d'ombre du couple émergent du récit. Ils ne se sont jamais remis de la disparition de leur enfant en bas âge, et l'héroïne, par ailleurs, vit une aventure avec un jeune comédien. Un jour, Yusuke surprend les amants en plein ébat. Il préfère ne rien en dire à sa compagne et paraît accepter que son histoire d'amour obéisse à ce silence.

Après cette première partie de quarante-cinq minutes, le film accomplit une violente rupture temporelle. Des années plus tard,

FILM JAPONAIS

Drive My Car

de Ryusuke Hamaguchi,
avec Hidetoshi Nishijima,
Toko Miura,
Masaki Okada... 2 h 59.

suite à de sombres événements qu'il convient de ne pas dévoiler, Yusuke se retrouve seul à Hiroshima dans une résidence d'artiste où il prépare des représentations d'« Oncle Vania »,

de Tchekhov avec quelques acteurs, dont... le jeune amant de son épouse.

Solitude et étrangeté

Sur place, Yusuke rencontre une jeune femme mutique et mystérieuse, Misaki, qui, chaque matin et chaque soir, lui sert de chauffeur entre son lieu de travail et son domicile. Entre ces deux solitudes une relation paradoxale voit le jour, dans le véhicule où, jour après jour, ils apprennent tant bien que mal à dialoguer et à échanger sur leurs existences en lambeaux.

Travail du deuil, communication en souffrance, culpabilité... Autour de ces thèmes (entre autres), Ryusuke Hamaguchi met en scène un film tout en délicatesse et étrangeté qui plonge dans les souffrances indicibles de ses personnages et évite à chaque instant les pièges du pathos et des insistances dramatiques. Scénarisé et mis en scène avec un art consommé de la suggestion et des variations, « Drive My Car » confirme le talent précieux du metteur en scène de « Senses » et de « Asako I & II » et s'impose comme une nouvelle réussite majeure pour le cinéaste inclassable. Un film à découvrir de toute urgence. ■



DRIVE MY CAR

RYÛSUKÉ HAMAGUCHI

Un metteur en scène et sa jeune chauffeuse. Leurs échanges, de plus en plus intimes, les confrontent au passé, réparent leurs blessures. Splendide.

 « Dans une vie antérieure, elle était une lamproie. Ni poisson ni anguille. Ne se nourrissant pas de parasites comme les autres lamproies mais suçant les cailloux avec sa bouche ventouse. Elle maigrissait de jour en jour. » Cette étrange évocation renvoie à une femme sachant elle-même raconter des histoires. C'est ce qu'elle fait, à son mari, juste après l'amour. Érotisme et mystère nimbent l'ouverture de *Drive My Car*, qui s'annonce d'emblée sous des auspices captivants. La femme est scénariste, elle travaille pour la télévision. Son mari est acteur et metteur en scène de théâtre. En quelques scènes, denses et limpides, l'amour qui lie ce couple paraît indiscutable. Leur lien est profond, renforcé par une épreuve qu'ils ont su surmonter. Peu après pourtant, le mari surprend sa femme dans les bras d'un autre, sans que celle-ci le sache. Il garde pour lui la terrible révé-

lation. Mais un drame survient, qui serre davantage le nœud d'incertitude et de jalousie en lui.

Mensonges, long travail de deuil, tristesse... Assurément le sujet du film n'est guère souriant. Et pourtant quel plaisir, quelle volupté de suivre les méandres de cette construction sophistiquée, où plusieurs destins s'entrecroisent. Comme son titre le suggère, *Drive My Car* (littéralement « conduis ma voiture ») donne à voir la route. En l'occurrence des trajets romanesques, un cheminement au sens large, autant géographique que mental. Un moment, dans le cadre d'un festival, le mari part travailler à Hiroshima où il a accepté de monter *Oncle Vanja*. Il a demandé à loger assez loin du centre culturel abritant le théâtre, pour avoir le temps durant ses allers-retours de s'imprégner des répliques du texte de Tchekhov, en les écoutant à partir d'une cassette. Le festival lui a

La libre adaptation d'une nouvelle de Haruki Murakami, par un réalisateur japonais majeur. (Reika Kirishima et Hidetoshi Nishijima.)

assigné une jeune chauffeuse, casquette vissée sur la tête et air renfrogné, qui parle peu mais conduit tout en douceur, depuis son adolescence chaotique où elle a appris à rouler, la peur au ventre, pour ne pas réveiller sa mère schizophrène, sur la banquette arrière. Entre la conductrice et son passager, de milieux et d'âges différents, une relation inédite s'instaure, ni amitié ni amour, sur la base d'échanges de plus en plus intimes.

Se laisser transporter, au sens propre comme au figuré, pour mieux affronter le passé, pour tenter de déchiffrer des secrets et des actes refoulés, mais aussi pour viser un horizon moins pesant, une possible reconstruction de soi. Voilà à quoi nous invite ce nouveau film splendide de Ryūsuke Hamaguchi, auteur japonais majeur, prix du scénario au Festival de Cannes 2021 après avoir été sélectionné en compétition, il y a trois ans, avec *Asako I & II*, variation subtile sur le *Vertigo* de Hitchcock. La durée de trois heures n'est aucunement un handicap, tant *Drive My Car*, adaptation libre d'une nouvelle de Haruki Murakami, est riche, réservant maints épisodes, maintes trajectoires.



On aime un peu



Beaucoup



Passionnément



On n'aime pas

Comme celle de ce jeune comédien, faux timide et vrai cynique, don Juan pour le moins trouble, qui surgit, disparaît et réapparaît.

Parce que les défunts occupent une place de choix ici, *Drive My Car* semble souvent au bord du surnaturel. C'est une hantise douce et triste, qui échappe à l'ordinaire, en donnant accès au monde intérieur des personnages. L'écoute compte autant que la parole, dans ce film où chacun raconte des histoires, se confie ou répète des scènes de théâtre. Lors d'un casting qu'il fait passer, le metteur en scène choisit une actrice qui s'exprime en langue des signes. Moment de pure intensité, que de la voir parmi ses partenaires faire honneur aux mots de Tchekhov. Ses mains qui tracent des arabesques rejoignent l'écriture. Elles aussi réparent les blessures et soulèvent un peu le voile obscur de l'existence. — **Jacques Morice**

1 Dans le recueil *Des hommes sans femmes* (éd. Belfond, 2017).

| Japon (2h59) | Scénario: R. Hamaguchi et Takamasa Oe, d'après la nouvelle de Haruki Murakami. Avec Hidetoshi Nishijima, Toko Miura, Masaki Okada.

Sur [Télérama.fr](https://www.telerama.fr)
CLIN D'ŒIL,
le blog de *Pierre Murat* consacré
au cinéma.

«DRIVE MY CAR»

Sauve qui pneu (la vie)

De l'habitacle quasi hanté d'une voiture rouge où deux inconnus se découvrent à une scène de théâtre polyglotte où les signes s'affolent, le film du Japonais Ryusuke Hamaguchi, adapté de Murakami et prix du scénario à Cannes, prend mille chemins vers une bouleversante limpidité.

Par
JULIEN GESTER

Qu'avez-vous vu d'Hiroshima, de sa relation à la mer, de son réseau routier, ou de la clarté diaphane de sa lumière particulière ? Que savez-vous des étranges et sublimes chorégraphies pour camions, bras mécaniques et détritiques opérées dans l'immensité des centrales de retraitement des déchets japonaises ? Ou de quels processus lents, répétés jusqu'à l'épuisement, découle la nouvelle incarnation d'un grand texte, déjà joué mille fois sur une scène, par des corps ayant ainsi développé une relation d'intimité exaspérée à chacun des mots qui en composent les iridescentes beautés ? Exercé avec quelques qualités de regard et d'intelligence des situations qui les

enserrent ou les relient – traits dont le Japonais Ryusuke Hamaguchi nous paraît très bien doté – le cinéma pourrait ne servir qu'à cela : nous rendre familiers ces plis et ces extrémités du monde qui font la banalité ou le sel d'autres vies que les nôtres. Savoir décrire, c'est-à-dire rendre leur présence propre, à la fois concrète et énigmatique, aux êtres, aux lieux, aux choses, voilà peut-être déjà tout.

PROFONDEUR DE CHAMP

Fondé sur une nouvelle de Haruki Murakami (versée au recueil *Des hommes sans femmes*), librement cousu d'emprunts à d'autres textes du romancier nippon, mais aussi d'authentiques éclats de grand théâtre russe et de quelques pénétrantes idées originales, *Drive My Car* décrit donc avec la même hyperacuité

gracieuse l'éclat pâle de la mer intérieure de Seto et les secrets enfouis à l'autre extrémité du Japon, sous les coulées de boue d'Hokkaido; les jaillissements de l'inspiration fictionnelle à l'approche de l'orgasme et des dialogues automobiles d'entre les limbes; l'histoire d'une cicatrice et un amour en langue des signes. Est-ce que ça ne fait pas beaucoup? Il y a l'ampleur, la profusion, la profondeur de champ d'un grand roman dans le film de Hamaguchi, épopée en voiture individuelle où s'engouffre bien plus encore, au gré des nombreuses bifurcations dont son récit a le goût, entre lesquelles il fraie peu à peu un dédale de chemins imprévisibles et néanmoins limpides. Ça et là, le scénario peut menacer de déborder, mais l'exactitude chaque fois réinventée de la mise en scène se charge de composer de nouveaux régimes d'apesanteur et de vérité.

Au centre, il y a les deuils à multiples foyers d'un homme, Kafuku, metteur en scène et acteur tkyoïte, invité par un grand festival à venir monter *Oncle Vania* selon sa méthode singulière, qui consiste à distribuer les rôles à des comédiens de différentes origines, qui chacun diront leur texte dans leur langue maternelle (japonais, coréen, mandarin, signes...) – l'idée, magnifique, comme les scènes de casting et de répétitions qui en découlent, est de Hamaguchi, qui la destinait originellement à un projet français ajourné par la pandémie. Le récit tisse sa toile des allées, venues et rencontres de Kafuku, d'abord au volant puis relégué sur le siège passager de sa belle Saab 900 rouge, avec aux commandes une conductrice aux manières sauvages et expertes, à ses trousses un jeune premier qui fut peut-être l'amant de sa femme, et, toujours, dans l'autoradio, la voix fantôme de celle-ci, couchée sur bande magnétique pour lui donner la réplique, chargée du double spectre du désir et de la perte.

EXHAUSTION DES SENS

«*Nous nous reposerons*», souffle la célèbre coda de la pièce de Tchekhov, et c'est là toute la quête intranquille du protagoniste (comme de la plupart de ceux qui l'entourent), incarné par un superbe acteur, Hidetoshi Nishijima, dont le premier des rôles marquants au cinéma (*License to Live* de

Kiyoshi Kurosawa, en 1998) voilait déjà l'allure d'une aura de revenu des limbes à l'impossible repos. Il n'est guère surprenant que Hamaguchi ait choisi de faire sienne cette histoire, tant les tragédies radieuses de ses précédents films s'échafaudaient déjà volontiers sur la béance d'une disparition, avec lequel il revient à la fiction de négociier sans relâche sa part, faite de netteté coupante des affects et de temps longs rendu aérien à force d'exhaustion des sens.

Qu'avons-nous vu à Hiroshima du deuil, mais aussi de la jalousie et la joie, de la plénitude et la honte? Le cinéma sert aussi à cela, à visiter et éprouver ces terminaisons de nos états, nos sentiments et nos drames, pour lesquels il n'est pas de cartographie plus scientifique et délicate que les pièces de Tchekhov, les histoires de Murakami ou les films de Hamaguchi. ◆

DRIVE MY CAR

de RYUSUKE HAMAGUCHI

avec Hidetoshi Nishijima,

Toko Miura... 2 h 59.



ÉTREINTES BRISÉES

SENTIMENTS Le cinéaste japonais Ryusuke Hamaguchi signe un mélodrame sur le couple en crise et le deuil

Drive My Car ★★★

Il est un des nouveaux chefs de file du cinéma indépendant japonais. À 42 ans, Ryusuke Hamaguchi a désormais la faveur des festivals internationaux, après avoir bouleversé son pays avec sa trilogie documentaire qui revenait sur le tsunami de 2011 à travers des témoignages de survivants. Une approche humaniste, à l'écoute de ses contemporains et de leurs tourments intérieurs, qui jalonne aussi son œuvre de fiction à travers *Senses* (2015), un portrait à la fois sensible et lucide de quatre amies quadragénaires, et *Asako I & II* (2018), une histoire d'amour contrariée qui lui a valu une sélection en compétition au Festival de Cannes.

Celui qui était l'élève de Kiyoshi Kurosawa à l'université des arts de Tokyo a retrouvé la Croisette le mois dernier avec un nouveau mélodrame dont il a le secret, *Drive My Car*. L'histoire de Yusuke, un metteur en scène de théâtre, qui découvre que sa femme le trompe. Il décide de ne rien lui dire. Peu de temps après, elle décède accidentellement. Il accepte alors de monter la pièce *Oncle Vania*, d'Anton Tchekhov, à Hiroshima. On lui attribue une jeune conductrice qui l'assiste durant son séjour. Sur la route, au fil des discussions, il se confronte à son passé traumatique...

De l'émotion en continu

Ryusuke Hamaguchi signe un film en apparence théorique, qui touche au cœur par la façon dont il aborde des thèmes classiques tels que le couple en crise, l'infidélité, le mensonge, la culpabilité ou le deuil, en approfondissant la psychologie de ses personnages complexes obligés d'apprendre à vivre malgré la tristesse et d'avancer. Le cinéaste des sentiments et de l'intime, qui milite pour la diversité et l'altruisme, soigne cette chronique dont l'action se déroule sur plusieurs années de manière à constater l'évolution de Yusuke, engagé sur un chemin cathartique, avec une extrême délicatesse. S'il n'évite pas les répétitions, le récit diffuse de l'émotion en continu, notamment à travers

les silences, magnifiques.

Il s'agit de l'adaptation d'une nouvelle de son compatriote Haruki Murakami qui se révèle cohérente avec le reste du travail du cinéaste. « *En la lisant, j'ai pensé que je pourrais sans problème m'approprier ce matériau*, indique-t-il. *J'ai pris cependant des libertés, une cinquantaine de pages reste insuffisant pour un long métrage. Il fallait enrichir, développer et caractériser les protagonistes. Dans le recueil d'origine, intitulé Des hommes sans femmes, il y avait d'autres intrigues dans lesquelles je suis allé chercher des éléments complémentaires.* »

La mise en abyme est flagrante, à commencer par le prénom du réalisateur et scénariste, Ryusuke, semblable à celui de son héros, Yusuke. « *Évidemment, il y a des points de proximité, commente timidement l'intéressé. Nous partageons le même métier, même si je n'étais pas familier de la mise en scène de théâtre. Il dirige un casting international, chacun s'exprime sur scène*

dans sa langue maternelle. Même s'ils ne se comprennent pas, ils communiquent autour d'un texte et une alchimie se crée. J'ai déjà collaboré avec des acteurs étrangers sur une coproduction nippono-coréenne. Malgré la présence d'un traducteur sur le plateau, je ne pouvais pas tout percevoir. Mais quand il se passait quelque chose entre eux, je le ressentais immédiatement sans avoir besoin de saisir tous leurs mots. »

Des histoires débobinées à l'infini

Nourri de John Cassavetes, Howard Hawks et Éric Rohmer, ses références absolues, Ryusuke Hamaguchi chapitre ses histoires, qu'il débobine à l'infini : deux heures pour *Asako I & II*, trois heures pour *Drive My Car* et un peu plus de cinq heures pour *Senses* ! « *Une volonté délibérée, s'excuse-t-il. Je m'attache à ces hommes et ces femmes, alors je les accompagne le plus longtemps possible. J'ai du mal à m'arrêter car ils sont bel et bien vivants à mes yeux. Quand je trouve une pause dans leur errance, je m'engouffre aussitôt dans la brèche pour mettre un point final. La série pourrait être un format intéressant, mais ça me coûte tellement en énergie que je craindrais de ne pas tenir la cadence. Ni un certain niveau de qualité. Le cinéma m'offre un cadre rassurant.* »

Son nouveau film, *Wheels of Fortune and Fantasy*, grand prix du jury à la dernière Berlinale, doit sortir à la rentrée 2021. Un ensemble de trois courts métrages de 40 minutes avec comme fil rouge l'amour, le fantasme, l'illusion et les jeux du hasard. « *J'en ai déjà écrit quatre de plus, je rêve de tourner la suite!* » ●

STÉPHANIE BELPÊCHE

De Ryusuke Hamaguchi, avec Hidetoshi Nishijima et Toko Miura. 2 h 59. Sortie mercredi.



Hidetoshi Nishijima et Toko Miura. DIAPHANA DISTRIBUTION

Le Journal du Dimanche

«Drive My Car», un road-movie intimiste et envoûtant



— Le Japonais Ryusuke Hamaguchi embarque un metteur en scène et sa chauffeuse dans une Saab rouge et signe un film éblouissant sur le deuil et le pouvoir des mots.

— Récompensé pour son scénario lors du dernier Festival de Cannes, *Drive My Car* est le lauréat du prix du jury œcuménique.

LA CROIX

Drive My Car ★★★★★

de Ryusuke Hamaguchi
Film japonais, 2 h 59

Jeune cinéaste japonais de 42 ans, Ryusuke Hamaguchi a eu le privilège rare d'être primé la même année à Berlin et à Cannes, avec deux films différents. Après *Contes du hasard et autres fantaisies*, dont l'inspiration très rohmérienne a été couronnée en mars dernier d'un Ours d'argent, *Drive My Car*, éblouissant road-movie intimiste, est reparti de la Croisette avec le prix du scénario. Cette place modeste, au sein d'un palmarès par ailleurs très tape-à-l'œil, ne reflète pas la forte impression qu'a laissée aux festivaliers ce film auréolé du prix de la critique internationale, du jury œcuménique et de l'Association française des cinémas d'art et essai. Il partage en cela le même destin que le très beau *Burning*, du Sud-Coréen Lee Chang-dong, encensé par les critiques en

2018 mais injustement ignoré par le jury. Les deux films ont en commun d'être adaptés d'une nouvelle de Haruki Murakami, dont l'œuvre prolifique semble être une inépuisable source d'inspiration pour les cinéastes. D'une cinquantaine de pages tirées du recueil *Des hommes sans femmes* (Belfond, 2017), le cinéaste, dont on avait découvert le talent à explorer les sentiments dans *Asako I et II*, déroule sur près de trois heures les tourments d'un homme qui cherche à surmonter la perte de sa femme et à affronter ses démons intérieurs.

Dans cette dilatation du temps propre à son cinéma, Ryusuke Hamaguchi fait précéder son histoire d'un prologue de quarante-cinq minutes qui revient sur le couple que formaient Yusuke Kafuku, acteur et metteur en scène de théâtre charismatique, et sa femme, Oto, scénariste pour la télévision. Lorsque le film débute, celle-ci, filmée en

ombre chinoise, lui raconte une histoire, celle du scénario qu'elle est en train d'écrire, dont l'inspiration lui vient la nuit mais qu'elle aura oubliée le lendemain. À charge pour son mari de le retranscrire au matin. Les mots circulent ainsi de l'un à l'autre et forment le ciment sur lequel repose leur intimité, les aidant à surmonter un événement traumatique de leur passé. Après sa mort brutale, Yusuke va tenter de se reconstruire et devra pour cela faire face à lui-même. Cette quête, il l'accomplit dans un double mouvement : à travers les mots de Tchekhov, dont il répète *Oncle Vania* en vue d'un festival à Hiroshima, et à bord de sa Saab rouge au cours des va-et-vient entre son logement provisoire et le lieu de la répétition. La personnalité énigmatique de Takatsuki, jeune comédien qu'il soupçonne d'avoir eu une aventure avec sa femme juste avant sa mort, va l'inciter à affronter sa propre vérité. Tout comme l'espace clos du

véhicule – thème que l'on retrouve dans son précédent film –, qui favorise les conversations intimes avec la jeune femme qu'on lui a assignée contre son gré comme chauffeuse. Misaki, jeune fille modeste et discrète, porte également en elle le poids d'une enfance douloureuse. Au fil des trajets, une amitié va se nouer entre eux, leur permettant de se confronter ensemble à leur passé pour « *continuer à vivre* », comme le déclame Sonia à Vania à la fin de la pièce.

C'est à ce voyage terrestre comme intérieur que nous entraîne Ryusuke Hamaguchi, dans une mise en scène hypnotique qui jamais ne nous fait ressentir l'ennui. Elle laisse se dérouler les questions et les réponses de Yusuke à la manière « *d'une chaîne de voix apportant la vérité* », explique le réalisateur dans sa note d'intention. Le pouvoir guérisseur des mots et leur faculté à révéler les êtres en sont le fil rouge. Ceux d'Oto racontant ses histoires après avoir fait l'amour, ceux prononcés dans toutes les langues, y compris celle des signes, par les acteurs, parce que « *jouer, c'est vivre* », professe Yusuke, ceux encore qui font jaillir la vérité ou au contraire qu'on regrette de ne jamais avoir prononcés.

Céline Rouden

*Le pouvoir guérisseur
des mots et leur
faculté à révéler
les êtres sont
le fil rouge du film.*

repères

**Un cinéaste
talentueux**

16 décembre 1978.

**Naissance de
Ryusuke Hamaguchi
au Japon.**

2003. Il obtient son
diplôme d'art à l'université de
Tokyo puis travaille trois ans
comme assistant réalisateur,
avant d'obtenir un master de
cinéma dans la même université.

2008. Son film de fin d'études,
Passion, est sélectionné dans
plusieurs festivals.

2011-2013. Il réalise une trilogie
documentaire – *The Sound
of Waves, Voices
from the Waves* et
Storytellers – qui
donne la parole
aux victimes du
tremblement de terre
et du tsunami de 2011.

2015. *Senses* reçoit
plusieurs prix au
Festival de Locarno.

2018. *Asako I & II* est
sélectionné en compétition
au Festival de Cannes.

2021. *Contes du hasard et
autres fantaisies* remporte
le grand prix du jury (Ours
d'argent) au Festival de Berlin
et *Drive My Car*, le prix du
scénario et le prix du jury
œcuménique au Festival
de Cannes.

Drive My Car, la place du mort

Dans son nouveau film présenté à Cannes, Ryusuke Hamaguchi explore, avec étrangeté, le deuil et la jalousie avec la grâce qu'on lui connaissait déjà.

DRIVE MY CAR

Ryusuke Hamaguchi

Japon, 2h59

Au soir du 17 juillet, Ryusuke Hamaguchi est entré dans un cercle très fermé, qui ne compte, parmi ses illustres membres, que Kim Ki-duk, Henri-Georges Clouzot et Ingmar Bergman. Celui des cinéastes primés, la même année, dans deux des trois festivals majeurs (Cannes, Venise et Berlin). Déjà lauréat, en mars, du grand prix du jury de la Berlinale 2021 pour *Wheel of Fortune and Fantasy*, le réalisateur japonais a reçu, lors du dernier Festival de Cannes où il faisait figure de favori de la presse internationale, le prix du scénario. Une récompense largement méritée qui vient saluer la minutie et la finesse de l'écriture de son *Drive My Car*, librement adapté d'une nouvelle tirée du recueil *Des hommes sans femmes* d'Haruki Murakami.

Ryusuke Hamaguchi pose sa caméra au sein du couple, Yusuke et Oto Kafuku, soudé par une épreuve douloureuse : ils ont perdu un enfant. Lui est acteur et metteur en scène, elle scénariste pour la télévision qui puise son inspiration dans les rapports charnels. Un jour, Yusuke rate un avion et rentre chez lui plus tôt que prévu. Il surprend sa femme au beau milieu d'un ébat avec son amant, un jeune comédien. Impassible, il tourne les talons sans rien dire et surtout sans qu'elle le voie. Oto ne saura jamais rien de cette découverte. Elle meurt avant que le sujet ne puisse être évoqué. Il devra vivre avec.

C'est alors, après 45 minutes de prologue, que l'histoire fait un bond de deux ans dans le futur, alors que Yusuke prend la tête d'un festival de théâtre à Hiroshima. Il va monter *Oncle Vania*, une pièce de Tchekhov. Le metteur en scène se voit également contraint de laisser les clés de sa précieuse Saab 900 rouge à Misaki, une chauffeuse aussi

peu prolixes que lui. Cette dernière vient perturber le rituel de l'artiste qui, au volant pendant de longs trajets, apprend les dialogues de sa pièce sur une cassette audio où sa défunte femme lui donne la réplique.

Un huis clos mental dans une voiture

Après *Senses* (2015) et *Asako I & II* (2019), le cinéaste poursuit l'exploration de ses thématiques : intimité, jalousie, deuil, mensonge, tristesse, disparition. Inspiré par Éric Rohmer et son mentor Kiyoshi Kurosawa, Hamaguchi livre cette fois un huis clos mental dans l'habitacle d'une voiture, un trajet – au propre comme au figuré – pour ces deux intrigants personnages qui, à mesure que les kilomètres défilent, entrouvrent la porte de leurs sentiments. Un mystérieux road movie intérieur de trois heures (soit moitié moins que *Senses*) d'une extrême délicatesse. Au gouffre émotionnel dans lequel il pourrait plonger ses protagonistes et ses spectateurs, Hamaguchi préfère la retenue.

Parfois trop, avec un deuxième acte qui s'étire sans que l'émotion ne puisse transparaître. Jusqu'à une conclusion, dont on ne dira rien, qui ponctue sublimement ce tunnel cinématographique. Hamaguchi effleure, caresse – voire ennuie par moments – avant de gifler.

Outre un scénario chirurgical, la mise en scène du Japonais offre une leçon de précision. En une coupe de montage, il passe d'un plan large où il noie ses deux âmes en reconstruction dans l'immensité à un plan très serré pour plonger dans les méandres de leur visage. Pour capter une étrangeté certaine, cette présence qui plane au-dessus de Yusuke et Misaki tout au long du déroulement, nul besoin de faire virevolter sa caméra. Hamaguchi allonge le temps en faisant répondre des silences et des non-dits. Il filme les mots et les maux. Et c'est déjà beaucoup.

**EN PLUS
DU PRIX DU SCÉNARIO,
LE FILM A AUSSI
GLANÉ, À CANNES,
LE PRIX FIPRESCI
ET LE PRIX DU JURY
ECUMÉNIQUE.**

« Drive My Car », de lourds fardeaux dans le rétroviseur

Ce film du Japonais Ryusuke Hamaguchi, adapté d'une nouvelle de Haruki Murakami, a raflé le prix du scénario au Festival de Cannes. Du grand art

Sophie Avon

« Drive My Car », de lourds fardeaux dans le rétroviseur

Ce film du Japonais Ryusuke Hamaguchi, adapté d'une nouvelle de Haruki Murakami, a raflé le prix du scénario au Festival de Cannes.

Du grand art

Appelons cela un prologue puisque le générique n'arrive qu'à la fin de cette demi-heure de film : Yûsuke Kafuku (Hidetoshi Nishijima), un metteur en scène et acteur dont la femme (Reika Kirishima) écrit des scénarios pour la télévision, vient de jouer « En attendant Godot » de Beckett, et s'apprête à entamer le chantier d'« Oncle Vania ». Pour l'aider à mémoriser son rôle, son épouse a enregistré la pièce de Tchekhov sur une cassette, laissant des blancs aux passages où il a du texte. Il peut ainsi répéter en conduisant.

Le couple est uni au-delà du métier, aimant, soudé, même si c'est au prix de certaines blessures dont ils ne parlent pas. Mais leur amour est solide, profond, et déclaré, bien qu'aucun des deux n'ait besoin de mots pour savoir à quel point la relation s'est nourrie des années passées ensemble.

Deux ans plus tard, Kafuku est endeuillé par un drame qui a fait basculer le récit. Il se rend à Hiroshima avec sa vieille Saab rouge à laquelle il tient par-dessus

tout. Hélas pour lui, dans la résidence d'artistes où il est accueilli afin de monter de nouveau « Oncle Vania », il lui est impossible de la conduire lui-même. Un précédent oblige les organisateurs à interdire aux invités de tenir le volant.

On lui a donc assigné un chauffeur, en l'occurrence une jeune femme, Misaki Watari (Toko Miura) dont il commence par refuser les services avant de les accepter. On n'insisterait pas là-dessus si le titre ne renvoyait explicitement à cette contrainte et si Kafuku, écoutant encore et encore la cassette d'« Oncle Vania », n'emmenait le spectateur et sa conductrice dans une sorte de suspension poétique, cet habitacle où à peine en route, la voix enregistrée de l'épouse scandé le texte de Tchekhov. Le film, lui, a depuis longtemps adopté la mélancolie hybride de la pièce dont les enjeux humains – perte, jalousie, rivalité, chagrin, poursuite illusoire du bonheur –, infusent la narration. Kafuku fait répéter ses acteurs à la table d'abord. Ils ont plusieurs nationalités, se donnent la réplique dans des langues différentes, y compris celle des malentendants, si bien que le spectacle ressemble à une tour de Babel dédiée au désenchantement secret qui est celui de Kafuku. Celui-ci a décidé de ne pas jouer le rôle du professeur qu'il avait incarné auparavant, et le

destine à un homme bien plus jeune que lui, un comédien qui a connu sa femme, mettant ainsi sa création à l'épreuve de la vie réelle.

Tout s'entremêle dans une lente et superbe mise au monde. Il s'agit de déposer son fardeau, de toutes les façons possibles, et la jeune conductrice, mutique au départ, elle aussi refermée sur une douleur ancienne, s'ouvre peu à peu. D'abord, le metteur en scène reconnaît qu'elle se débrouille excellemment avec sa voiture.

Ensuite, il la questionne, comme si d'avoir ensemble été bercés par le texte de Tchekhov leur avait réservé une partition commune. Cette idée d'un texte théâtral ressassé telle une mélodie ou une prière est l'une des très belles idées de cette odyssée de trois heures dont la douceur absorbe jusqu'à sa durée.

La consolation, si tant est qu'elle soit possible, constitue l'une des lignes essentielles d'une trame qui les multiplie. Car pour y arriver, Kafuku et Misaki Watari savent bien qu'ils doivent exhumer leurs souffrances passées.

Au fil des routes qu'ils empruntent, ils se confient l'un à l'autre. Rien ne les rapproche et pourtant, tout les lie. Le lieu même, Hiroshima, n'est évidemment pas anodin même si le sens, ici, retentit sans peser. Une légèreté tragique flotte, état naturel des êtres qui aiment, souffrent,

effleurent le bonheur puis renoncent à être heureux comme chez Tchekhov.

Ils connaîtront autre chose sans doute, la joie, la gloire ou le repos, mais le bonheur aura fui.

Alors même qu'on le croit résolu, « Drive My Car » se déploie encore car à la vérité, c'est un origami.

Composé de plis multiples et délicats, tenu par une structure solide malgré l'évanescence apparente des peines que les personnages ont refoulées, il acquiert toute son ampleur à la fin, au terme de ces trois heures passées comme dans un rêve et qui ressemblent à une offrande.

Après « Asako I et II », Ryusuke Hamaguchi confirme à quel point sa maîtrise allie la puissance des soubassements et la dentelle des

émotions. Grand art.

Trois heures passées comme dans un rêve et qui ressemblent à une offrande

Cette idée d'un texte théâtral ressassé tel une prière est l'une des très belles idées de cette odyssée
En salle mercredi

Les films français squattent les écrans mercredi avec le thriller « Bac Nord » avec Gilles Lellouche et François Civil ; les comédies « Les Fantômes » de Stéphane et David Foerks avec Karin Viard et Jean-Paul Rouve, et « Attention au départ ! » avec André Dussollier et Jérôme Commandeur ; ou encore la comédie dramatique « Louloute » avec Laure Calamy. Et pour les enfants, un film d'animation américain « Baby Boss 2 : une affaire de famille ».



Kafuku (Hidetoshi Nishijima) et Misaki Watari (Toko Miura) savent bien qu'ils doivent exhumer leurs souffrances passées. Au fil des routes, qu'ils empruntent, ils vont se confier l'un à l'autre. The Match Factory

■

Là où conduit la vie

Le Japonais Hamaguchi met en mouvement un film bouleversant sur le deuil, par le truchement d'une adaptation sophistiquée et magnifiquement mise en scène de la tragicomédie d'Anton Tchekhov *Oncle Vania*, pièce sur l'amour, l'ennui, le désarroi existentiel.

Nathalie CHIFFLET

Que faire ? Il faut vivre ! Voilà ce que l'on se dit au sortir des trois heures de *Drive My Car*, revenu d'une saisissante traversée, d'un transport peu ordinaire, porté par un irrésistible élan de vitalité qui se confond avec ces mots de Sonia à son *Oncle Vania*, dans la pièce éponyme de Tchekhov : « Et alors, mon oncle, mon cher oncle, une autre vie surgira, radieuse, belle, parfaite, et nous nous réjouissons, nous penserons à nos souffrances présentes avec un sourire attendri, et nous nous reposerons ».

Il faut vivre, il faut aimer, aimer *Drive my Car*, chef-d'œuvre sans compromis, une expérience artistique si forte qu'elle finit par sembler trop courte à la fin. Au Festival de Cannes, le film d'Hamaguchi, récompensé du Prix du scénario, aurait été une belle Palme d'or comme l'avait été, en 2014, *Winter Sleep* du Turc Nuri Bilge Ceylan, auquel *Drive My Car* fait songer, pareillement inspiré par Tchekhov.

Le héros de *Drive My Car* est un metteur en scène de théâtre qui monte *Oncle Vania*, lors d'un atelier dans la ville d'Hiroshima. Il y est conduit par une jeune femme, avec laquelle il va nouer des liens particuliers, avec laquelle il va sonder les profondeurs existentielles, la décadence qui ronge invariablement toute vie. Ils ont en commun d'être deux âmes perdues, rongées par la solitude, la culpabilité et la mort. Mais Hamaguchi, comme la Sonia d'*Oncle Vania*, les conduit à regarder devant et suggère une réconciliation et une compréhension possibles, au bout du chemin, après qu'ils ont ensemble mené une exploration de leur conscience, de leur vérité et de leur moralité. Une lente et stupéfiante épopée intime, esthétiquement brillante, conduit à interroger le sens de la vie. Pourrait-il y avoir un meilleur film à mettre dans les cinémas en ce moment ? Le cheminement de ces deux êtres trace la route d'un film pénétrant sur la condition humaine (pourquoi l'on vit ? pourquoi l'on

aime ? pourquoi l'on est ensemble ?), dans lequel les personnages s'approfondissent dans leurs relations. Ces personnages complexes et riches sont portés par les performances remarquables des deux acteurs principaux, Hidetoshi Nishijima dans le rôle de l'homme de théâtre impassible, et Toko Miura dans celui de sa jeune chauffeuse mutique.

Ce récit raffiné, soulevé par le grand esprit de Tchekhov, touche le temps d'une scène au sublime, dans une forme de cinéma-théâtre :

Hamaguchi filme la grâce dépouillée de la langue des signes qui exprime avec une éloquence étonnante la poésie mélancolique de la pièce *Oncle Vania*.

Durée : 2 h 59. ■